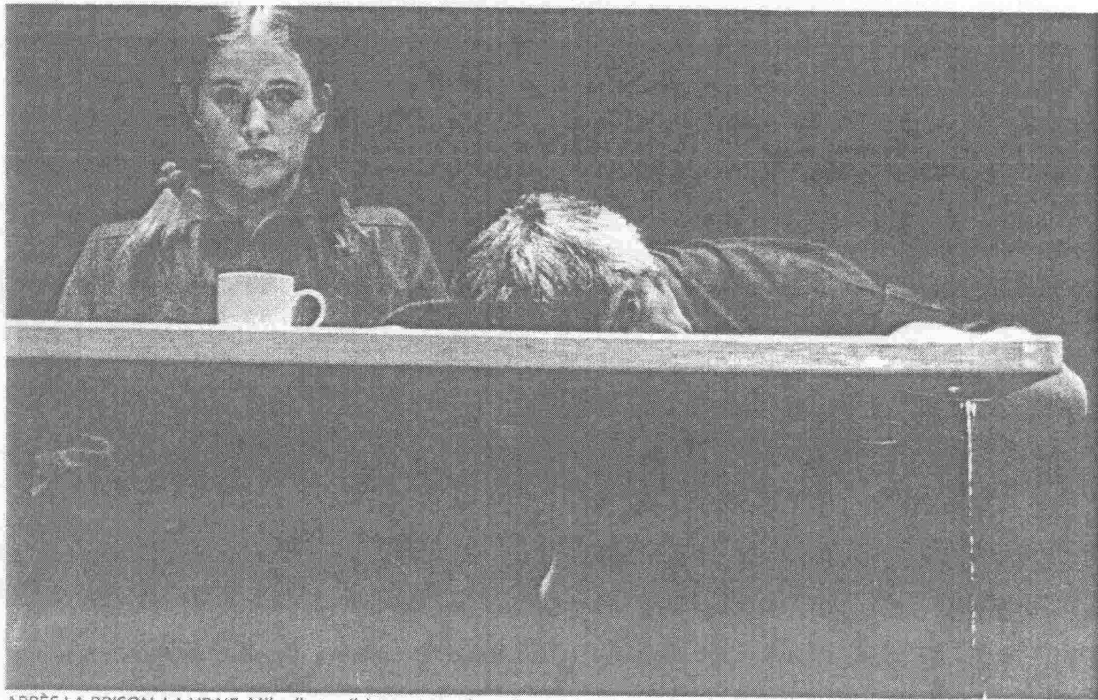


Ces prisons qui gèrent nos vies



APRÈS LA PRISON, LA VRAIE, Mike (le terriblement touchant Patrick Lerch) veut fuir la prison matérielle que lui a tissée sa maîtresse (Isabelle Urbain). PHOTO STÉPHANIE JASSOGNE.

LA PIÈCE d'Edward Bond est de celles qui conquièrent sur la durée. Poings nus et direct à l'estomac.

CRITIQUE
Ratiquant un théâtre noir, Edward Bond creuse ici, à la petite cuillère, le granit d'une société étouffante comme une prison, intériorisée en chacun de nous. Avec son lot habituel d'hommes et de femmes que la vie a passés à tabac, dépositaires de crimes collectifs antérieurs, l'auteur anglais scie les barreaux d'une société qu'il juge immuable. Donc, sans espoir.

Inutile de dire que cette *Maison d'arrêt*, mise en scène avec flair par René Georges, s'avère plus sombre qu'un ciel de novembre biélorusse. Mais efficace

dans cet accablement ambiant, justement.

Dans un salon, Mike se heurte au mutisme de sa fille, immobile et renfrognée devant la tasse de thé qu'il lui a préparée. Il ordonne, supplie, menace, et finit par l'étrangler. Mis en prison, il tente de se pendre, mais un jeune prisonnier sur le point d'être relâché se sert de la corde avant lui. A sa sortie de prison, Mike est emmené par son ancienne maîtresse dans l'appartement du crime, qu'elle a racheté pour le transformer en nid douillet, rêvant d'une vie rangée à ses côtés. Mais celui-ci s'enfuit chez la mè-

re du jeune taulard mort à sa place. Il y apprend que le fils de celle-ci avait été condamné pour avoir crevé l'œil d'un jeune homme, lequel se fera manipuler par un policier, jadis fiancé de la jeune fille étranglée et bien déterminé à faire incarcérer Mike pour de bon, pour l'éternité.

En évitant toute exhibition

Vous suivez ? Peu importe l'intrigue tortueuse, l'intérêt de la pièce repose avant tout sur sa vision d'une violence quotidienne, de ces prisons matérielles, psychologiques ou sociales qui gèrent nos vies.

Si la première partie peine à s'installer, la suite se charge d'une tension réelle, prenant enfin au ventre vers la fin d'un spectacle de trois heures. Dans un décor réaliste et amovible, les murs se soulèvent pour abriter tantôt l'intérieur d'un appartement, tantôt celui d'une prison, aussi lugu-

bres et suffocants l'un que l'autre. La mise en scène colle au plus près du naturalisme social cher à Bond, sans jamais verser dans l'exhibition. Même lors des scènes violentes - étranglement de la fille ou mutilation physique du jeune borgne -, qui forcent le spectateur à serrer les dents.

Le jeu vif et musculeux des comédiens participe de cette atmosphère asphyxiante, en particulier celui de Patrick Lerch, terriblement touchant en assassin malgré lui, et celui de Gaël Maleux, terrifiant de colère contenue en justicier vengeur. C'est là la plus belle offrande que nous fait *Maison d'arrêt*, instillant en nous un sentiment d'insécurité, symptôme d'un monde de plus en plus sécuritaire. ■

CATHERINE MAKEREEL

Maison d'arrêt, jusqu'au 14 octobre, au Théâtre de Poche, 1a, chemin du Gymnase, à Bruxelles. Tél. 02-649.17.27.

Catherine Makereel
« Le Soir » - Jeudi 28 septembre 2006